

# déjà vu

corinne rondeau

---

pour Marnie

Le cliché vaut pour lui-même et autorise qu'on s'y installe à la fois sans effort sans erreur possible. Le cliché raconte quelque chose d'une histoire qu'on connaît déjà. Il faut alors constater que le cliché – cette image trop rapidement perçue comme image – ne renvoie pas seulement à d'autres images, c'est une image qui raconte une histoire. Le cliché n'est pas simplement affaire de visibilité, il est aussi un arrangement de mots et contient une puissance poétique.

Considérons de ce point de vue le récent succès du film d'Ang Lee, *Le secret de Brokeback Mountain*. Le discours critique et public unanime formulait ce constat : « une histoire d'amour – quelle qu'elle soit – émeut tout le monde » ! Laissons-là l'explication de l'amour qui parle à tout le monde et met tout le monde d'accord pour regarder le film lui-même. Quelque vingt ans dans la vie de deux hommes s'écoulent comme le temps s'écoule dans la vie de tous : une rencontre passionnelle, des retrouvailles, des habitudes et l'impuissance qui va si bien aux passions. Et durant ces années, une vie monotone mais qui est aussi celle des conventions sociales, celle d'un homme, d'un père, d'un travailleur, d'une femme. Deux décennies qui défilent et bouleversent des salles entières de spectateurs. Pourquoi ? Affaire de clichés, disons-nous. Nous reconnaissons cette histoire de passion qui bouleverse la totalité d'une vie – une rencontre suffit parfois à nous faire pleurer, qu'on se rappelle *Sur la route de Madison*. Sans rien expliquer nous sommes dans ces images : elles nous parlent immédiatement. Doit-on voir dans le fait que le réalisateur a choisi d'exploiter les puissants effets du cliché une faiblesse de point de vue, dans la mesure où la singularité de l'image se dissout dans une réception commune ? Ou bien le cliché, comme puissance poétique, est-il encore une image qui émeut parce qu'elle raconte une histoire à elle seule ? Faiblesse du point de vue ou parti pris de l'histoire au détriment de l'image, le cliché est double et disjonctif : d'une part, il se donne comme une image et rien d'autre ; d'autre part, il se donne comme une image qui affecte parce qu'elle n'est rien qu'une histoire. C'est l'image qui fait apparaître un autre sujet, en l'occurrence une représentation de l'affect et la mise en acmé de la passion et de sa chute. Utiliser le cliché est donc bien une manière de dire qu'il y a une façon de montrer des images et de penser des histoires.

Le succès du film tiendrait alors à une certaine utilisation du cliché, qui a force de se répéter libre sa puissance narrative tout en la masquant. Cela nous condamne-t-il à cette idée quelque peu faible et commune selon laquelle tous les films populaires n'ont qu'un public non cinéophile et une stratégie bassement mercantile.

Quel autre usage du cliché pourrait-on faire ? Pensons à la scène – devenue célèbre – de *La mort aux trousses*. Hitchcock y détourne les codes du suspens : plutôt qu'une nuit à l'atmosphère humide, à l'éclairage faible, au mouvement d'une ombre derrière une fenêtre et d'un héros regardant passer un Cadillac dont on attend que surgisse une fin attendue, l'action se déroulera au milieu d'un désert de culture de maïs, au bord d'une route près d'un arrêt de bus en plein soleil pour un rendez-vous qui semble improbable... par les airs. La trouvaille d'Hitchcock prend en compte l'absorption par le spectateur de l'histoire et la lui renvoie : il est au rendez-vous. Le cinéaste retourne au spectateur le cliché, il le met sur la crête d'une attente qu'il ne déçoit jamais, à savoir qu'il renvoie à celui qui regarde que quelqu'un joue avec sa perception à partir d'un pré-requis : le cinéaste connaît les ressorts de l'imaginaire du spectateur parce que comme lui la représentation du suspens a été reconnue et assimilée : on re-connaît ce qui marche. Hitchcock manipule le cliché attendu du suspens, c'est-à-dire qu'il va ouvrir les yeux à de nouvelles formes de suspens ce qui conduit à stigmatiser cette scène comme le cliché absolu du suspens lui-même ! Le cliché ici déroule quelque chose pour les images à venir du cinéma et produit la joie du spectateur cinéophile face à une nouveauté qui est un simple écart et qui ne fait pas l'impasse du cliché du film noir, alors que le cliché à l'œuvre dans *Le secret de Brokeback Mountain* affecte les images subjectives de la passion, du passé et ébranle le spectateur.

À deux types d'histoires, deux usages du cliché, deux réceptions distinctes ce qui ne veut pas dire que je ne peux prendre plaisir aux deux, mais signifie précisément que les usages du cliché déterminent des modes de perceptions et de représentations. Dans le cas d'Hitchcock, nous sommes face à ce qu'on appelle une traversée du cliché qui est aussi une manière peut-être utopique de penser qu'on peut toujours en faire quelque chose.